et les ténèbres, le bien et le mal. On ne trouve pourtant pas là un dualisme radical, comme ce sera le cas plus tard, au III^e siècle après J.-C., avec la doctrine de Mani, ou manichéisme, selon lequel deux principes contraires et égaux s'opposent éternellement, mais simplement l'esquisse, dans le cadre d'un strict monothéisme, d'un dualisme *moral*. C'est dans l'antique religion mazdéenne en effet que l'on trouve pour la première fois l'idée d'un choix entre le bien et le mal, entre l'amour et la haine, la paix et la guerre. Un dieu unique (Ahura Mazda, le dieu sage) est en effet à l'origine de la création de deux esprits jumeaux, dont l'un choisit le bien et l'autre le mal, et le monde est le cadre de la lutte qui les opposera jusqu'à la fin des temps, laquelle sera marquée par le triomphe final de l'esprit du bien, à condition cependant que les hommes s'associent à son œuvre et préparent sa suprématie. Ahriman, l'esprit du mal, est ainsi la préfiguration du Satan biblique, dont le nom signifie en hébreu "adversaire", "opposant", et qui est cet ange déchu qui se retourne contre son créateur. C'est dans le Nouveau Testament que Satan prendra le nom grec de *diabolos*, celui qui désunit, qui inspire la haine, le calomniateur, celui qui brouille les gens les uns avec les autres (du verbe grec *diaballo,* qui signifie séparer, désunir) et dont il est dit qu'il est le "prince de ce monde".

Des cosmologies présocratiques aux théologies persane, judaïque et chrétienne, on voit ainsi régner le même souci de faire à la haine et au mal une place fondamentale. Ce sont en effet ces principes négatifs et destructeurs qui permettent de rendre compte de la vie de l'univers. Tout se passe donc comme si un monde uniquement régi par l'amour s'avérait impensable, et ne pouvait au mieux que servir de fiction régulatrice projetée dans l'au-delà du temps, sous la figure de ce paradis dont parlent déjà les textes mazdéens (le mot "paradis" est d'origine persane et signifie jardin), auquel s'oppose dans le judaïsme et le christianisme la Géhenne où brûlent les maudits, l'enfer de la damnation éternelle.

Le christianisme, qui se définit comme la religion de l'amour, est donc profondément marqué par le souci de mener la lutte contre le mal et la haine, mais c'est sans doute dans le protestantisme que ce souci prendra sa forme extrême. On trouve en effet chez Luther l'idée d'un "mal radical", au sens d'un mal profondément enraciné dans la nature humaine, expression qui réapparaît chez Kant, mais apparemment sans qu'il l'ait empruntée à Luther (Bruch, 1968, 70). Kant affirme en effet, contre Rousseau et la philosophie optimiste des Lumières, que l'homme est méchant par nature, qu'il est corrompu ou pervers, sans cependant aller jusqu'à considérer la méchanceté de l'homme comme une malignité, comme une intention diabolique de se retourner sciemment contre le bien (Kant, 1943, 58). Il n'y a pas en effet chez Kant l'idée que l'homme pourrait faire le mal pour le mal, mais simplement l'idée que l'homme peut se tromper sur ses propres intentions ou encore mentir à autrui. Le mal, ce n'est donc selon lui que l'égoïsme ordinaire et non la volonté proprement diabolique de faire du mal et de la haine le principe même de son action. En cela, Kant